Vol 1 Saint-Hyacinthe, Bas-Canada, Jeudi 24 Février 1853 No 1.

Le Courier de Saint-Hyacinthe,

Journal Litteraire, Politique, Religieux et Agricole.

Melanges.

Histoire de la Conversation

Du moment où Adam et Ève se trouvèrent ensemble dans le paradis terrestre la conversation commença, et il ne serait pas difficile peut-être de lui assigner une origine plus reculée encore, si l'on veut bien se rappeler que le Très-Haut, le Tout-Puissant daigna lui-même s'en servir dans ses rapports avec les éléments. Tel devait donc être le point de départ de l'histoire de la conversation, et tel serait, en effet, l'endroit où nous la prendrions s'il existait des mémoires qui pussent dispenser d'avoir uniquement recours à l'imagination et aux conjectures.

Les anciennes annales ne sont que des conversations couchées par écrit: la conversation est la première forme de l'épopée et de l'histoire; de la tragédie et de la comédie, qui seules en ont conservé les traces. Qui de plus babillard que les héros de l'Iliade et de l'Odyssée? Qu'est-ce autre chose, la Bible, qu'une longue conversation entrecoupée de récits, de sermons de généalogies? Et dans les chroniques de tous les peuples civilisés civilisés, n'y a-t-il pas plus de dialogues, de propos alternés, de paroles échangées, que de discours en règle et d'alinéas étudiés? Aussi est-ce avec raison que les vieux historiens ne disent pas à leur début: Je vais raconter telle histoire, mais bien: Je vais causer, deviser sur tel sujet.

La conversation fut toujours en rapport avec les moeurs; la civilisation et les idées des peuples qui se sont livrés à ses charmes. Nous n'admettons pas, on le voit, cet axiôme aussi faux que les trois quarts des proverbes, "que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée". Aussi l'on ne pensera pas trouver beaucoup d'analogie entre les propos qu'échangeaient les chameliers et les pasteurs de l'Orient avec ceux qui avaient cours sous les échos loquaces du portique d'Athènes, les monosyllabes de Sparte ne ressemblent guères aux sophismes de Rome, toujours en suspens entre son avidité et la justice qu'elle ne pouvait concilier que par sa mauvaise foi. De même les grandes discussions metaphysiques de l'Allemagne contrastèrent avec les jeux follets de la gaieté française au dix-huitième siècle; et de nos jours, plongés dans les nuages de la politique et à la recherche des problèmes sociaux, nous différons essentiellement de l'âge des pointes, du bel esprit et de la préciosité, quand le pathos regnait aux quatre coins de l'Europe savante, quand l'emphuisme empestait Londres, le gongorisme retentissait à Madrid, et quand l'Italie, nous enviant le jargon de l'hôtel Rambouillet, enfantait cet affreux marinisme, le sublime du genre, le nec plus ultra de la prétention et de l'affectterie.

L'Orient, berceau de l'humanité, donna pareillement naissance à la conversation. Contemporains des premières années du globe, les pâtres de la Chaldée et de la Palestine, les pêcheurs de l'Egypte, les artisans de l'Inde se racontaient, dans le style imagé des langues à demi formées,

les traditions en crédit sur l'enfance de la nature, et les merveilles écloses au sein d'imaginations jeunes, fécondées par un ardent soleil et une non moins ardente curiosité. Lorsque le soir sous un ciel tout resplendissant d'étoiles, chameaux immobiles et chameliers drapés de leurs longs vêtements blancs se réunissaient autour d'un grand feu, il fallait, pour charmer l'ennui des veilles, pour entretenir l'attention, qui seule écartait le sommeil et les animaux rôdeurs, il fallait de longs et poétiques récits; on avait recours à la mémoire d'un ancien, témoin des choses du temps passé, ou à la verve d'un conteur habitué à demander à son imagination les idées que lui refusait l'expérience. Pendant que chacun fixait sur le narrateur un regard plein d'intérêt, les paroles commençaient à couler, d'abord lentes et graves, puis rapides et précipitées comme un fleuve qui s'épanche ou comme un torrent qui cullute; les sons, riches en onomatopées, se coloraient de l'harmonie des objets qu'ils étaient chargés de décrire, et dans ces langues simples et imitatives, on entendait mugir le vent, siffler la bise, bruire la vague, hennir le coursier et hurler le monstre du désert. Tantôt les phrases succédaient aux phrases, tantôt l'improvisateur s'arrêtait, cherchant à renouer le fil du récit, ou essayant, par une suspension habile, d'en redoubler le charme; et tour à tour les souvenirs du passé, les espérances de l'avenir, les conjectures sur l'inconnu, et surtout les rêveries insaisissables, les imaginations aventureuses passaient par cette forme si poétique dans sa naïveté. Le peu de livres que nous a transmis cette civilisation immortelle, quant à la durée, car nous avons là tracé un tableau qu'on peut voir encore de nos jours, portent ce caractère à toutes les pages, à toutes les lignes: nous n'en voulons d'exemple et de preuve que la Bible. Ouvrez l'histoire de Job: c'est une conversation sous la tente d'un chef de pasteurs arabes: Dieu et le Démon, ou pour mieux dire, le Bien et le Mal divinisés et égaux en puissance comme dans les religions du vieil Orient; Job et sa femme, et ses amis devisent ensemble, causent familièrement; des marchés sont proposés, des épreuves infligées et subies, et le dialogue, simple, clair, naïf, sert toujours d'interprète aux idées; le récit ne paraît qu'un accessoire, et le narrateur cherche, si on peut dire toutefois qu'il cherche quelque chose, à cacher le plus possible sa personnalité.

Il serait curieux d'examiner, parmi la foule des contes et des allégories qui ont cours de temps immémorial, tout ce que nous fournirent ces vieux causeurs, dont la race remonte aux premiers jours du monde. Ainsi, pour suivre la filière, prenons, par exemple, un livre entre les mains de tout le monde, nous voulons dire les fables de la Fontaine. L'auteur ne s'attribue pas l'invention de ces inimitables chefs-d'œuvre, et il a raison, car l'invention, tout ingénieuse qu'elle puisse paraître, le cède encore et de bien loin, à l'exécution. Or, nous retrouvons presque tous ces sujets dans les fabliaux, dont les recueils oubliés dorment sous la poudre des bibliothèques, et qui, pour la plupart, restitueraient à notre moyen âge la gloire littéraire dont l'ont frustrée la prévention ou l'ignorance, si ces fabliaux venaient à se faire lire par des yeux qui lisent pourtant si peu de bonnes choses. Que les auteurs de ces fabliaux aient inventé, c'est possible, mais peu probable d'autant plus que les idées premières qu'ils ont mises à contribution étaient déjà vêtues décemment à la latine et à la greggue par d'honnêtes versificateurs ayant noms Phedre, Babrius &c. &c. Nous conviendrons d'ailleurs sans peine que Marie de France et autres fabulistes des contemporains furent très-capables de ne se douter nullement qu'il eût existé sous le soleil des gens ainsi nommés et ayant travaillé

sur les mêmes idées qu'eux.

Attribuerons-nous donc aux Grecs et aux Latins un honneur qu'il faut refuser à notre littérature? Mais eux-mêmes renvoyaient la gloire de l'invention des fables à Ésope, le Thersite de la littérature, l'homme du peuple par excellence, la personnification de l'opprimé, qui, inférieur en force, en beauté, en courage, à l'oppresseur, se venge par le bon mot sanglant, la raillerie amère et qui ne pardonne rien. Ésope est asiatique, il a vécu dit son histoire, auprès des rois d'Égypte et de Babylone, à peu près comme Triboulet et l'Angely auprès de François 1er et de Louis XIV, il est donc oriental et dans ce même Orient, l'Arabe Lockman lui dispute la priorité. Vous croyez en être quitte, eh bien voici le Brahmine Bidpay, qui vous annonce en sanscrit, et même en sanscrit très par, demandez le plutôt à ces messieurs du Collège de France, qu'il a compilé le premier recueil de fables sur les récits, les conversations des anciens temps.

Par la même voie et de la même source d'ailleurs nous sont venues ces grandes conceptions allégoriques du moyen âge, le roman du Renard par exemple, et aussi ces contes de fées, qui n'auraient pas eu besoin de la plume de Perrault pour conserver cette immortalité, la plus sûre de toutes, qui se transmet de générations en générations, l'hiver près du foyer.

En Orient, il y eut, selon toute apparence, plus encore d'auditeurs que de narrateurs; c'était là une terre bénie pour la conversation. Mais en Grèce, comme d'ailleurs dans notre belle France, un auditeur qui sût écouter, qui possédât cet art difficile de prêter son oreille et son attention aux paroles d'un autre, fut un phénix véritable et introuvable: rara avis in terris. Que ce peuple a babillé, grands dieux! depuis les interminables dialogues d'Homère sur les armes, la généalogie et les prouesses des héros grecs ou troyens, jusqu'aux discussions du Bas-Empire, relatives, soit aux couches de la Vierge, soit à la farine au pain sacré, soit à la lumière mystique sortant du ventre des omphalopsiques! L'histoire grecque entière n'est qu'une longue conversation, toute entrecoupée, accidentée, entrelardée de cog-à-l'âne et de sentences, de descriptions et d'apophthegmes, de morale et d'impudicités. De grands bavards, sublimes quelquefois et quelquefois endormants tiennent tour à tour les dés. Après Homère, Hérodote, le très peu véridique, qui sut le premier allier la franchise avec un esprit très-inventif et très crédule; Hérodote, causeur quand même, habile à vous conter des choses invraisemblables, et faisant parler les autres quand par hasard il se tait. Bâtons, en passant, parmi les conversations qu'il a transcrites, celle entre Xerxès, le grand roi, et Démarate, roi exilé de Lacédémone, qui défend son pays avec un zèle et une liberté dignes de servir de modèle à bien des exilés de notre temps. Hérodote est suivi de Thucydide, lourd et soporifique dissertateur, qui allonge les conversations en discours géométriquement hérissés de dilemmes et de corollaires: puis vient Xénophon, autre Hérodote non moins sujet à caution, et de plus inventeur du roman, cette forme perfectionnée de la causerie moderne. Nous terminerons par Polybe, qui nous représente assez un vieux soldat assommant ses plus infatigables auditeurs de longues, d'effrayantes descriptions de batailles, où l'on ne vous épargne rien; par exemple, l'invalide qui répète soixante fois

par semaine la bataille d'Eylau ou les campagnes de Louis XIV, peintes à fresque dans son réfectoire.

(A continuer)

Mines d'Or de l'Australie.

Nouvelle-Galles du Sud — Sydney — Les montagnes Bleues — Bathurst — District de Wellington.

La Nouvelle-Galles du sud forme la partie orientale de la Nouvelle-Hollande. Il est impossible d'assigner l'époque précise à laquelle remonte la première découverte du vaste continent longtemps connu sous ce dernier nom et que tout récemment les Anglais ont appelé Australie. On sait seulement qu'au commencement du dix-septième siècle, Dutch fit une reconnaissance des côtes septentrionales et méridionales; qu'en 1642, Tesman explora tout le littoral au sud, et que le capitaine Cook, en 1770, visita tout le nord-est et s'assura ainsi que la Nouvelle-Hollande n'était pas, comme on le supposait alors, le prolongement de la Nouvelle-Guinée. Enfin, en 1773, le capitaine Fournaux compléta par ses recherches le périmètre de l'Ile.

Dès l'expédition de Cook, l'Angleterre, avertie par les plaintes de ses colonies nord-américaines du danger qu'il y aurait à vider indéfiniment ses prisons dans ses possessions transatlantiques, était occupé déjà du projet de créer dans l'océan Pacifique un lieu de déportation pour ses criminels. C'est dans ce dessein que Cook avait reçu l'ordre de prendre possession, au nom du gouvernement britannique, de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande. Dix-huit ans plus tard, le capitaine Philips fonda la colonie pénale de Botany-Bay dont le nom seul évoqua longtemps les peintures les moins séduisantes et fut un objet d'effroi. Un demi-siècle à peine a suffi à la complète transformation de ce pays qu'il a fallu conquérir pied à pied sur la nature sauvage. Rien ne démontre mieux la supériorité du système de colonisation employé par les Anglais, l'activité et les prodigieuses ressources de ce peuple, que l'état de grandeur et de prospérité auquel il a porté en aussi peu de temps la colonie lointaine de l'Australie. Des villes superbes et populeuses se sont assises au fond des principales baies; le sol a été fertilisé; l'industrie et le commerce se sont emparés des richesses naturelles, et, sous l'influence de ces éléments combinés, la fortune de la nouvelle colonie a pris un rapide et merveilleux essor. Les avantages précieux de la Nouvelle-Galles du Sud, en particulier, la contrée la plus favorisée de l'Australie, tant de son climat, de sa fertilité et de l'esprit entreprenant de ses habitants, ont fait de ce pays l'entrepôt des divers archipels qui l'avoisinent et lui assurent dans l'avenir une prépondérance incontestable dans l'hémisphère austral.

On se tromperait cependant si l'on attribuait exclusivement aux causes que nous venons d'indiquer le secret de l'immense développement des colonies australiennes. Le développement est dû pour la plus grande partie aux efforts calculés du gouvernement britannique, qui emploie les expédients les plus délicats et les moyens les plus énergiques afin de diriger vers les possessions

australes le flot de l'émigration anglaise qui a son cours naturel vers l'Amérique du Nord. Le résultat, qui intéresse la puissance anglaise à deux points de vue distincts, sa suprématie dans l'océan Pacifique et le retardement du plein épanouissement de la nationalité américaine, l'Angleterre y a aidé jusqu'ici par le bas prix des terres, par la gratuité des transports, par des institutions libérales; elle y aide puissamment en ce moment par l'appât facile que met à sa disposition la découverte toute récente de mines d'or. On peut se souvenir du sentiment d'incrédulité qui accueillit, même dans la presse anglaise, la nouvelle d'une découverte qui favorisait si à propos les vues et les intérêts du gouvernement de la Grande-Bretagne, cependant des témoignages irrécusables ont mis hors de doute l'existence de nombreux gisements aurifères dans la Nouvelle-Galles du Sud, et le seul point sur lequel il y ait à rabattre, c'est la richesse jusqu'ici exagérée de ces gisements. Mais en supposant même une productivité égale au désir que peut en avoir le gouvernement anglais en vue de séduire les émigrants, nous croyons que cette découverte, contre le gré de ceux qui pensent avoir à s'en louer, entraînera bientôt les conséquences les plus désastreuses pour la colonie. Nous dirons à quels symptômes on peut reconnaître l'immense perturbation qui se prépare dans les intérêts vrais et bien entendus de l'Australie.

Lorsque nous arrivâmes à Sydney, au mois de mars de l'année dernière, les spéculations commerciales étaient déjà frappées de stagnation. Le mouvement avait cessé dans cette ville industrieuse. Les quais étaient encombrés de marchandises; les magasins déserts. Toutes les imaginations étaient échauffées par les récits des fortunes improvisées. Les hommes les plus graves partageaient cette excitation, et l'on paraissait craindre que les magistrats eux-mêmes et les fonctionnaires sur lesquels reposait la sûreté générale n'abandonnassent leurs sièges et leurs postes. On dut alors songer à prévenir les déplorables effets de cette désertion en permettant aux différents services de l'administration coloniale une augmentation de cinquante pour cent sur le montant de leur traitement. D'un autre côté les industries étaient en proie de bras ou rançonnées par le petit nombre d'ouvriers et d'employés qui ne consentaient à continuer leurs travaux qu'au prix d'une élévation de salaire hors de toute raison. Dans les comtés, l'agriculture, qui forme la branche la plus importante de la richesse coloniale, était encore plus maltraitée. Les routes qui conduisent aux mines se couvraient littéralement de caravanes qui abandonnaient leurs troupeaux et les travaux de la ferme pour aller tenter fortune. Cette situation réagit presque sur le prix des denrées et produisit un renchérissement extraordinaire sur tous les objets d'utilité ou de consommation. Toutes les misères de la Californie venaient

de foudre à l'improviste sur cette contrée hier si florissante. C'était un spectacle affligeant que l'état de cette population laborieuse, réduite tout à coup au rôle et à la condition d'aventuriers qui cherchent la fortune.

Tout ce que je vis, pendant les premiers jours, de cette ville qui a tout l'éclat d'une grande cité européenne, me montra de nombreux éléments d'une prospérité réelle. Bâti sur le bras de mer auquel on a donné le nom Port-Jackson et qui forme comme une magnifique rade, Sydney s'élève en gradins sur le pourtour d'une des nombreuses anses qui bordent le côté méridional de ce petit golfe. Le site est extrêmement pittoresque. Des hauteurs de Woolloomooloo, qui forment le quartier aristocratique de la ville, on aperçoit en regardant dans la direction de l'embouchure de Port-Jackson, à gauche, une longue langue de terre couverte de cottages, de parcs et de jardins; à droite, la côte se dresse à pic et présente sur toute la longueur du golfe, une falaise élevée. Du nord-est au sud-ouest court une chaîne de montagne dont les pitons s'échelonnent les uns au-dessus des autres, et dans leur bizarre confusion, s'offrent à l'imagination surexcitée par ces beautés naturelles comme un immense troupeau de mastodontes chimériques en marche dans la plaine. Au delà de la ville, le bras de mer va au-devant des eaux du Paramatta, qui est chargé de porter à Sydney les produits variés des districts agricoles compris entre son cours et les montagnes bleues. La rade et le port de Sydney sont couverts de bâtiments et de paquebots à vapeur qui témoignent de l'activité de son commerce. On trouve dans les environs l'aisance et cette propreté qui semble dériver directement de la décence des mœurs anglaises. A l'exception de la partie au sud de Sydney, le paysage offre des perspectives riantes et atteste les rapides progrès de l'horticulture dans ce pays. La portion qui s'étend au sud, au contraire, a retenu un caractère âpre et sauvage qui contraste avec les frais aspects des vallées adjacentes; c'est la route qui conduit au camp des Français.

On désigne sous ce nom le plateau situé à la pointe nord de Botany-Bay, à quelques milles de Sydney. L'expédition du malheureux Lapérouse y fit une relâche en 1788, et c'est là que s'arrêtent les dernières traces connues du célèbre navigateur. On voit encore à fleur de terre une pierre carrée sous laquelle fut inhumé le Père le Receveur, ainsi que le constate l'épitaphe suivante que nous traduisons du latin: "Ici repose le "Receveur, prêtre de l'ordre "des minimes de France, "physicien de l'expédition de circumnavigation aux ordres de Lapeyrouse, Decédé le 17 février 1788"

En 1825, Bougainville, en relâche à Port-Jackson, visita le Camp des Français et obtint du Gouvernement d'y élever

un monument à la mémoire de l'illustre marin. Une simple colonne surmontée d'une sphère et reposant sur une plate-forme renfermée dans une grille quadrangulaire, porte l'inscription suivante en anglais et en français: "A la mémoire "de Laperouse" — Cette terre "qu'il visita en 1788, est la dernière d'où il a fait parvenir "de ses nouvelles. Erigé au nom "de la France par les soins de "M. Bougainville et Ducamper commandans la frégate "la Thétis et la corvette l'Espérance en relâche au Port-Jackson en 1825. Nota Les fondements ont été posés en 1825, et la colonne érigée en 1828"

La situation dans laquelle se trouvait Sydney était peu propre à m'inspirer le désir d'y séjourner au delà du temps nécessaire à une simple exploration de la ville et de ses environs. Il était d'ailleurs assez naturel que je désirasse faire une pointe jusque dans la région aurifère; mais il était difficile à un étranger qui n'avait aucune connaissance du pays de s'aventurer seul dans un voyage de cent vingt milles. Je trouvai facilement à m'adjoindre à une des nombreuses caravanes qui partaient journellement de Sydney pour Bathurst. La compagnie dont je faisais partie devait se composer en tout de onze voyageurs, dont quatre avaient pris les devants et s'étaient rendus à Paramatta afin de préparer les chevaux que nous devions prendre à notre passage dans cette ville. Au nombre de mes compagnons de voyage se trouvaient deux Américains qui, ainsi que moi ne se proposaient de notre excursion qu'un objet de pure curiosité.

Nous quittâmes Sydney par une belle journée de l'automne, qui correspond au printemps d'Europe. Nous étions occupés en chasseurs et menions avec nous trois chiens de l'espèce designée sous le nom de fox-hound en anglais, et un quatrième de race australienne, qui forme une variété des plus singulières. Nous franchîmes sans aucun incident remarquable les quinze milles qui separent Sydney de Paramatta, uniquement occupée des beaux sites qu'offre la vallée baignée par la Nepean, et que l'on peut justement nommer le verger de Sydney. On y cultive en effet tous les arbres à fruit de l'Europe; le mûrier, l'oranger et le citronnier y prospèrent admirablement.

Paramatta est la seconde ville par son importance, du comté de Cumberland. Elle est le centre d'un district agricole et possède plusieurs industries très florissantes. Ses rues sont larges et bien alignées. Le fleuve qui la baigne est un des plus beaux de ce pays, qui compte tant de belles voies navigable. Nous trouvâmes à Paramatta le reste de notre escorte et des chevaux de louage que l'on nous fit payer un prix excessif. Nous nous remîmes en route, et après sept milles de marche, nous arrivâmes comme le jour allait

finir, à Penrith, gros bourg bâti sur la Nepean. Le lendemain nous traversâmes la rivière sur un pont de bateaux, et nous nous trouvâmes à l'entrée d'une belle plaine. Cette vallée couverte de beaux herbages, sert de pâturage à d'innombrables troupeaux. L'industrie pastorale est la principale richesse des habitants. La route se développe au milieu de cette plaine qui a au plus un mille en largeur et s'étend entre la Nepean et la base des montagnes Bleues. On nomme cette vallée la plaine de l'Emu, du nom d'un oiseau qui ressemble à l'autruche et qu'il est facile de confondre avec le casoar, duquel il diffère cependant par quelques particularités. Cet animal paraît avoir été fort commun dans cette partie de la Nouvelle-Galles du Sud; il y est très rare aujourd'hui. Nous eûmes occasion néanmoins d'en rencontrer un qui se jouait à une grande distance de nous sur les rochers qui encaissent la Nepean. Nous lui tirâmes quelques coups de fusil, mais sans l'atteindre. Les Galtois de notre suite nous apprirent que l'émeu se chasse avec le chien, et que cet exercice constitue un des amusements les plus vifs et les plus attrayants des Australiens. Le chien saisit l'animal au col et l'expédie en un clin d'oeil.

A partir de Penrith, la route se dirige en diagonale vers les montagnes. Les différents cônes qui bordent la plaine s'élèvent d'une manière abrupte au-dessus de l'Emu. Ils sont separés entre eux par des gorges profondes, par des torrents impétueux ou des abîmes inabordables. Les piétons et les équipages légers s'engagent ordinairement par le col de Lapstone; mais les gros attelages préfèrent la nouvelle route qui continue au sud, plus longue, mais qui aboutit à une rampe d'un accès plus facile. Le chemin qui s'enfonce dans une tranchée, au pied du Lapstone, monte en serpentant sur les flancs de la montagne pendant plusieurs milles, jusqu'à un plateau qui domine la plaine de l'Emu de mille pieds. D'énormes masses de rochers, qu'il a fallu tailler pour donner passage à la voie, semblent près de s'ébranler à chaque instant. Des anfractuosités de ces roches formidables s'élève une végétation vigoureuse. Les espèces les plus répandues sont l'encalyptus, l'acacia pendula, qui a la couleur et la dureté de l'ébène; le pin de Norfolk et le casuarina, de la famille des pins, ainsi nommé en raison de l'apparente analogie de ses feuilles sombres et inclinées vers le sol avec le plumage du casoar.

(La fin au prochain Numéro)

Bazar à St-Hyacinthe pour les pauvres— Collecte £133. 17s. 2d. deduction faite des dépenses 10s. 7s. 1d.

Chemin de fer d'Acton à Waterloo— La Compagnie du chemin de fer du St-Laurent et de l'Atlantique reconnait l'avantage qu'il y a pour elle d'avoir un embranchement jusqu'à Waterloo, comté de Shefford; cette ligne passerait par Stuckley, Ely, Roxton et rencontrerait le chemin principal à Acton. Chacun de ces townships a son genre particulier de richesse. Shefford et Ely sont

d'un excellent sol pour la culture. Stuckley possède, dit-on, des carrières de marbre de première qualité. Roxton a bien sa carrière d'ardoise dont M. Coffin commence l'exploitation sous des auspices qui paraissent assez encourageants. Outre ces différents avantages, on sait que dans ces townships se trouve le meilleur pâturage pour ceux qui veulent élever des animaux; de plus tous possèdent de nombreux pouvoirs d'eau, Roxton particulièrement.

La Compagnie des terres de l'Amérique Britannique aura un intérêt de £50,000 dans cette nouvelle entreprise en prenant £25,000 de stock et en engageant comme garantie pour 25 autres mille Louis. Le relevé de la nouvelle ligne est déjà fait et tout est poussé rapidement pour que les travaux soient achevés dans deux ans. Cette voie ferrée devra rencontrer celle de l'Assumpsie et par là même rendre le trajet de Montréal à New York plus court.

Malle spéciale entre Québec et Ste Hyacinthe. — Le besoin d'une malle venant directement de Québec à Ste Hyacinthe et de Ste Hyacinthe à Québec alternativement en hiver, se fait sentir plus que jamais. Voulez-vous envoyer une lettre à Québec aujourd'hui, qui arrivera-t-il; il faudra qu'avant tout votre lettre aille à Montréal pour repasser vingt-quatre heures après à travers Ste Hyacinthe, faisant bien et duement partie de la malle de Montréal.

Une malle spéciale de Québec ne sera pas de grande utilité seulement pour Ste Hyacinthe; les heureux effets de cette amélioration se feront ressentir aussi pour Ste Rie, Granby, Shefford, Waterloo, comme pour Upton, Ste Simon, Ste Hugues, Acton, Durham, Melbourne, Shipton, Sherbrooke et lieux circonvoisins. Espérons....

Emeute sérieuse à Barnston. — Intervention des troupes. — Plusieurs huissiers de Sherbrooke avaient un warrant à exécuter contre un nommé O'Brien, homme à dispositions assez peu paisibles pour les avoir empêché de remplir, envers lui, ce même devoir six semaines auparavant. Aussi, pour le coup, le Sherif Bowen se vit-il dans la nécessité de contribuer à mettre ses ordres en exécution, et pour cela, il se proposait de se faire accompagner d'une force suffisante pour pouvoir s'emparer de son homme; mais voilà qu'un surintendant du chemin de fer, homme dans lequel le sherif mettait une grande confiance, lui dit que cette fois O'Brien ne ferait point d'opposition et se laisserait prendre; ce qui fut que Mr. Bowen se contenta de l'assistance des bailiffs O'Connor, Taylor et Moe, et se rendit à Barnston situé à quelque distance de Sherbrooke. O'Neil, en effet, se laissa prendre par eux, mais demanda seulement un instant à lui avant de les suivre. Bientôt après une cloche se faisait entendre, et à ce signal près de 200 Irlandais se réunissaient pour fondre sur le shérif et ses assistants. Alors Mr. Bowen reçut plusieurs coups sur la tête, et eut l'épaule gauche horriblement mutilée; Taylor eut la tête, le visage surtout, horriblement blessés: O'Connor eut deux côtes brisées et reçut plusieurs blessures à la tête.

Deux compagnies de soldats se rendaient hier de Montréal à Barnston pour mettre fin à ces

rioses et aider à mettre la loi en force

Les uns disent que la cause de ces troubles provient de la question de propriété d'un cheval; d'autres allèguent que le tout n'est qu'un mal-entendu quant à la manière de poser les lisses du chemin de fer. Toujours est-il que les émeutiers ont défait près de trois milles des lisses du chemin, dans leur fureur et qu'ils se sont retranchés dans les bois avec force barricades et armes.

Société d'Agriculture du Comté de St Hyacinthe — assemblée tenue en la salle d'audience à St Hyacinthe le 21 Janvier 1853.

Ont été élus, un Président, un Vice-Président, un Secretaire-Tresorier et Sept Directeurs de la dite Société.

Faits Divers.

Telegraphe de Montréal à Portland. — Le contrat pour l'érection de cette nouvelle ligne électrique est donné; ce nouveau télégraphe sera mis en opération dans le courant de Juin prochain. St Hyacinthe aura l'avantage d'un office pour ce nouveau mode de communication.

Pont tubulaire ou Tunnel sur le St Laurent. — Cette grande entreprise coutera £250,000. MM. Jackson et compagnie en prenant charge aidés de l'ingenieur du pont de Menai, M. Stephenson.

Reserves du Clergé. — La Législature du Canada se trouve investie du pouvoir necessaire pour definir les droits contestés, de maniere à faire les changements voulus quant à l'arrangement qui concerne les Reserves du Clergé. Voilà, du moins, ce que comporte la dernière dépêche d'Angleterre, adressée par le Duc de Newcastle à Lord Elgin.

Or du Canada. — Des échantillons de cet or ayant été éprouvés par Thomas Bell & cie, de Londres, cet or a été trouvé d'une valeur de trois quarts de grain de plus que l'avoir-du-poids.

Californie — L'espèce de famine dont souffraient les mineurs est considérablement diminuée l'inondation cause de la rareté des rivières n'avait cependant pas cessé considérablement. Quoiqu'on eut beaucoup de difficultés à transporter les provisions, on parvenait, malgré tout à les expédier tant au moyen de bêtes de somme, qu'à dos des hommes.

L'Oregon s'est aussi ressenti des rigueurs de l'hiver et de la crue des eaux qui a causé une interruption dans les communications et un fort renchérissement sur les provisions. Les immigrants se trouvaient dans une condition des plus malheureuses manquant de tout.

L'or de l'Australie. — Trois navires à voile, dit le Courrier du Havre, sont arrivés de Port Phillipp et de Sydney, apportant ensemble environ 377,000 livres sterling (9.600 000 fr.) de poudre d'or. Six autres navires, dont on connait les départs vont apporter successivement 1 million, 482,000 livres sterling (37 millions, 731,000 francs).

Le Steamer Ohio est arrivé le 18 courant à New York venant d'Aspinwall

(Californie) qu'il avait quitté le 3 de ce mois, ayant à bord un million cinq cent quatre-vingt cinq mille dollars en poudre d'or.

Nouvelles d'Europe

La rebellion venait d'éclater à Milan, mais avait aussitôt été réprimée.

Le Ministère Anglais promettait persister à abolir les établissements de pénalité en Australie.

Variétés

Un généreux horloger. — Un jeune homme d'une vingtaine d'années, assez proprement vêtu, se présente il y a quelques jours chez un des principaux bijoutiers d'un des boulevards de Paris, et lui demande à acheter une montre. Le bijoutier, seul dans son comptoir, est frappé de l'air embarrassé, des regards mal assurés de sa nouvelle pratique et lui soupçonne le projet de le voler.

— Quel prix voulez-vous y mettre?

— Cent vingt francs.

— Eh bien! si vous pouvez déposer là 50 francs, je vous la donne pour rien.

Le jeune homme se trouble tout-à-fait, et balbutie quelques mots et se dispose à s'échapper.

— Arrêtez, malheureux! lui dit l'honnête bijoutier. Puisque j'ai été assez heureux pour vous épargner un crime, je veux que vous vous réjouissiez avec moi. Prenez ces deux pièces de cinq francs, et renoncez à un métier pour lequel vous n'êtes pas fait.

Le jeune homme se retira en fondant en larmes.

Saura-t-il profiter de la leçon?

Une nouvelle invraisemblable. — Tous les journaux ont enregistré une étrange nouvelle, sans l'accompagner de la moindre observation; cette nouvelle, la voici: — "Il vient tout récemment de partir de Londres pour l'Australie un navire chargé de neuf cents femmes; toutes ces femmes sont d'une excellente constitution et ont un bon caractère.

Petite bête. — Le Pays raconte l'histoire d'un mariage qui vient de se rompre d'une manière assez brusque et pour un mot.

C'était il y a quatre jours. Une noce au grand complet, calèches en tête et fiacre en queue, s'arrêta à la porte de l'une des douze mairies de Paris. La portière de la première voiture s'ouvre, et un jeune homme habillé de noir de pied en cap en descend.

Une jeune fille, plus blanche que la blanche hermine, le suit; son fiancé lui tend la main, elle pose le petit bout de son petit soulier de satin sur le marche-pied et saute; mais un pan de sa robe balaie la route et voilà les neiges de la mousseline et de la dentelle souillées horriblement par le macadam.

Le jeune homme mord ses lèvres et frappe du pied.

— Petite bête, va! murmura-t-il.

La noce monte et s'assoit devant la table municipale, le maire ceint de son écharpe, ouvre le Code; un grand silence se fait dans le cercle des grands parents, et le maire lit ces articles terribles qui font passer les femmes sous les fourches caudines de la légalité.

La fiancée tenait sa

tête inclinée sous son voile.

Enfin le Maire se lève.

— Mademoiselle Z..., dit-il, consentez-vous à prendre pour mari M. X..., ici présent?

— Non, répond la jeune fille d'une voix très claire et tranquille.

Le maire laissa tomber le Code; le cercle des grands parents se lève, les invités s'agitent, et, au milieu de l'émotion générale, la fiancée se penche à l'oreille du fiancé.

— La petite bête n'est pas si bête, dit-elle; c'est une leçon.

Et du bout de son doigt, montrant sa robe maculée, elle salue et s'en va.

Nécrologie — A. Ouimet, écuyer, avocat, de Montréal. Il a succombé le 10 février, vers cinq heures de l'après midi, à une hémorragie. M. Ouimet pratiquait depuis plusieurs années au barreau de Montréal, et avait su, par son intégrité, son caractère agréable et ses bons procédés, se rendre cher à ses confrères qui déplorent amèrement sa perte